

## Mamans à la maison · Les nouvelles rebelles

Autrefois, elles incarnaient la soumission au conformisme ambiant. Aujourd'hui, elles sont devenues des rebelles, vivant à contre-courant dans un monde qui court.

Par Josée Blanchette

Publié dans Châtelaine d'octobre 2005

©Les Éditions Rogers Itée

Ces femmes, on les trouve partout mais on les entend rarement. Elles font partie de la marginalité silencieuse. Il faut dire qu'elles n'ont pas beaucoup de temps à consacrer au militantisme et que leur mode de vie les isole. Leurs activités parallèles peuvent paraître louches : elles investissent 100 heures par semaine (sans compter les nuits et le temps supplémentaire) dans un boulot non rémunéré, en sachant qu'elles seront virées dans quelques années, sans fonds de pension, sans REER, sans vacances payées, sans avenir. Et leur boss n'a même pas l'âge de raison ! Les mamans-à-la-maison défient le tabou ultime d'une société libérale où la rentabilité ne s'évalue qu'en termes de pouvoir d'achat. Elles bafouent l'archétype féministe de la femme-pieuvre qui peut mener simultanément une vie professionnelle, personnelle et familiale en affichant un sourire immaculé et triomphant.

Victimes de leurs hormones maternelles ou de leur gros bon sens, elles ont abdicqué, n'ont plus de raison sociale, mais aussi moins de choses à prouver qu'il y a 30 ans.

### GRATIFIANT, MAIS PAS PAYANT

Ces femmes, ces voisines, ces cousines ne se qualifient pas pour le prix ISO-Famille et ne sont comptabilisées dans aucun recensement. Selon l'Institut de la statistique du Québec, les trois quarts des mères de 20 à 44 ans qui ont un ou plusieurs enfants de moins de 16 ans occupaient un emploi en 2004, soit deux fois plus qu'il y a 30 ans. Et quatre femmes sur cinq travaillent 40 heures et plus par semaine, contre une seule à temps partiel 30 heures et moins par semaine. Femmes de carrière ou non, certaines d'entre elles ont choisi de rester à la maison pour élever leur 1,5 enfant elles-mêmes; avec l'appui de leur conjoint. Pour une mère scolarisée, ce repli stratégique est jugé d'autant plus subversif. Les mamans-à-la-maison (que les Américains appellent les SAHM, pour stay-at-home moms) ont beau exercer le métier le plus gratifiant de leur parcours professionnel, elles ne pourront jamais inscrire cette activité à leur curriculum vitae ni convoiter le salaire minimum. Pourtant, des analystes de marché du site salary.com ont évalué, selon une méthodologie rigoureuse (nombre d'heures passées à chaque tâche), qu'elles mériteraient un salaire annuel de 131 471 \$, puisqu'elles cumulent les compétences de chef d'entreprise, d'infirmière, d'éducatrice de garderie, de femme de ménage, de cuisinière, de chauffeur et de comptable. On peut toujours rêver !

Perçues comme improductives, déconnectées de la réalité, voire infantilisées, les mamans-à-la-maison héritent souvent des préjugés d'une autre époque, celle des Femmes de Stepford lobotomisées. Contrairement à ces dernières, elles se sont mises au service de l'enfance plutôt qu'à celui du mari. Si certaines l'ont fait par nécessité, la plupart l'ont plutôt fait par choix, par conviction idéologique, à cause d'un épuisement professionnel ou, plus rarement, parce qu'elles ont rencontré « le gars riche ».

« Les SAHM sont poussées par notre religion de la productivité à penser qu'elles n'ont aucune valeur parce qu'elles ne gagnent pas d'argent », écrit la journaliste Judith Warner dans son livre *Perfect Madness*, un essai incisif sur la maternité, pour lequel elle a rencontré des centaines de mères au travail ou non : « La religion féministe leur laisse entendre qu'elles laissent tomber le club des filles. Le culte de la maternité leur dit qu'elles sont des saintes. »

« Prendre la charge des enfants et du foyer représente une préoccupation vieille comme le monde, souligne l'anthropologue Bernard Arcand. Autrefois, c'était un travail interdit aux hommes. D'ailleurs, le problème des mères à la maison se trouvait davantage lié au confinement qu'à la tâche elle-même. S'occuper des enfants, c'est l'un des plus beaux jobs au monde car on est maîtresse de son univers. « Pourquoi est-il si peu valorisé ? La réponse se résume à l'histoire de l'évolution de la société industrielle depuis 200 ans. Notre valeur principale est celle du travail rémunéré. Il y a des fous de Dieu ; nous sommes des fous du travail. C'est une hérésie que de ne pas avoir un emploi, et ça prend beaucoup de courage pour résister au courant. » De victimes à hérétiques, les reines du foyer ont parcouru beaucoup de chemin depuis les années 1960.

#### « MÔMAN TRAVAILLE PAS, A TROP D'OUVRAGE »

Jeunes ou moins jeunes, les mamans-à-la-maison ont souvent occupé un emploi, eu une carrière, ou du moins étudié dans un domaine qui les attirait, jusqu'au jour où le tsunami de la maternité les a submergées. Manon Lavoie, 30 ans, représente bien une génération dont on dit qu'elle ne veut plus vivre pour travailler : « Qui aurait dit que je serais un jour une maman-à-la-maison ? Pas moi en tout cas ! Mais les hormones de grossesse et l'adrénaline de l'accouchement ont dû me monter à la tête, car je voulais à tout prix, vraiment à tout prix, rester à la maison avec mon petit Antoni tout rose et l'élever à mes côtés. »

Aujourd'hui maman d'un petit garçon de deux ans et enceinte de son deuxième bébé, Manon Lavoie écrit une chronique mensuelle qui s'adresse spécifiquement aux mamans-à-la-maison pour le portail de la famille et de l'enfance *Petit Monde.com*. Spécialiste en communications, elle a proposé différentes formules de conciliation à son ex-employeur, une grosse entreprise qui fabrique des simulateurs de vol : « On m'a répondu que si on me le donnait à moi, on devrait le donner à tout le monde. J'ai quitté l'entreprise pour devenir consultante en communications à temps partiel, de la maison », résume la « mamantrepneur ».

Son conjoint Éric, audiologiste, a pris la même décision et le couple se partage la garde d'Antoni : « Pour offrir la chance à notre enfant de vivre son enfance avec toute la magie qui lui revient, l'odeur de la popote maison, du M. Net au citron, le bruit de l'aspirateur, la douceur des draps qui ont séché sur la corde à linge, lui permettre de se réveiller quand son petit corps a terminé son dodo de la nuit, de manger son déjeuner à son rythme puis de partir à l'aventure dans son monde imaginaire », écrit-elle dans l'une de ses chroniques.

« Je voudrais offrir d'autres modèles que le métro-boulot-dodo avec cette chronique, dit-elle, et donner envie de faire le saut à des femmes qui hésitent. Les mamans-à-la-maison ne se promènent pas en bigoudis et en gougounes et ne sont pas toutes des adeptes de la simplicité volontaire. Les filles que je côtoie sont des mères à la maison qui ont mis leur carrière en veilleuse pour un temps mais qui continuent d'avoir des intérêts dans leur domaine. Dans notre société, rester à la maison n'est même pas une option. Dès qu'on est enceinte, on nous encourage à réserver une place en garderie ! »

À compter de septembre 2005, sous la bannière Mouvement Inspiration ([www.mouvementinspiration.com](http://www.mouvementinspiration.com)), Manon Lavoie veut rassembler ces mères éparpillées et isolées au sein d'une association et, à coups de soupers-conférences et de sorties familiales, créer un réseau. « Avec le poids des membres, nous allons pouvoir faire des apparitions dans les médias et nous faire entendre auprès du gouvernement en matière de politique familiale », espère-t-elle.

De ce côté, il y a place à amélioration. Le nouveau congé parental québécois, qui devrait entrer en vigueur en 2006, dure un an et les parents sont ensuite dirigés vers les garderies subventionnées; quand ils y trouvent une place.

« Au Québec, les entreprises ont encore beaucoup de chemin à faire en ce qui concerne la conciliation travail-famille, souligne Manon Lavoie. La mentalité d'entreprise se résume à : on laisse l'employé prendre son congé d'un an et après, on ne veut plus entendre parler de sa famille ! Les parents sont complètement dépendants des garderies et n'ont plus de réseau personnel pour les aider en cas de pépin. »

Pour ajouter au casse-tête parental, le système des garderies éducatives soulève des questions chez les spécialistes de la petite enfance. L'hiver dernier, au Téléjournal, le pédiatre Jean-François Chicoine dénonçait carrément les 8 à 10 heures par jour que passent des poupons dans les Centres de la petite enfance (CPE). Au cours d'un entretien téléphonique avec Châtelaine, le pédiatre de l'Hôpital Sainte-Justine se défend bien de vouloir « retourner les mères à la maison » et préconise simplement un congé parental plus long : un an pour la maman et six mois supplémentaires pour le papa.

Des études, de plus en plus nombreuses, démontrent que le lien parental et la sécurité affective de l'enfant sont intimement liés. Aux États-Unis, le National Institute of Child Health and Human Development vient de terminer la plus vaste et rigoureuse étude jamais lancée dans les garderies. On constate que le nombre d'heures qu'un enfant passe loin d'un parent, de la naissance jusqu'à la maternelle, a une incidence directe sur son agressivité, peu importe la qualité du service de garde et le milieu socioéconomique dont il est issu.

**ALIÉNÉE MAIS DÉTENDUE !**

Au Québec, au Conseil de la famille et de l'enfance, on admet ne pas connaître le poids démographique des mamans-à-la-maison, vu qu'elles sont englouties dans la masse des femmes sans compétence, encore aux études ou inaptes à travailler. On ne veut pas porter l'odieux de « retourner les femmes à leurs chaudrons » en mettant de l'avant une compensation monétaire qui encouragerait cette tendance. On aide toutes les familles, sans nuances. On incite plutôt les

femmes à tenter de tout concilier, à faire valoir le partage des tâches au conjoint, à penser à leur avenir et à la possibilité d'une séparation ou d'un divorce, à éviter la voie de garage, la fameuse mommy track.

Danielle Aubert, analyste-conseil au Conseil de la famille et de l'enfance, pense que ces mamans rétro font fausse route : « Elles vont le payer cher. Même pour un court laps de temps, les impacts financiers sur leur avenir sont énormes. Et puis, comme elles ne travaillent pas, le danger, c'est que leur entourage leur demande de tout faire : s'occuper des parents malades, par exemple. »

Cette vision n'étonne pas la communicatrice France Paradis, qui traite de l'éducation des enfants et de la maternité dans le magazine Enfants. Trois fois maman, orthopédagogue de formation, accompagnatrice en salle d'accouchement et scénariste pour la télévision, France a consacré une grande part de ses énergies à la famille ; la sienne et celle des autres : « Le gouvernement est à la remorque de l'action citoyenne, dit-elle. Quand on aura atteint une masse critique, il va réagir. Les sages-femmes pratiquent depuis 25 ans au Québec et elles viennent tout juste d'être intégrées au système de santé. »

Conférencière aguerrie, France Paradis a longtemps expliqué le b-a-ba de la simplicité volontaire et son guide *Le petit Paradis*. Tout ce que vous devez savoir pour vivre bien avec presque rien (Les Éditions de l'Homme) s'est vendu à 75 000 exemplaires. Aujourd'hui, sa conférence la plus populaire porte sur la transmission des valeurs aux enfants : « De plus en plus de parents ont l'impression que ce qu'ils font n'a pas de sens. C'est un gros mensonge de dire aux parents qu'ils peuvent tout accomplir. Oui, ils peuvent tout faire... mais pas en même temps ! Les reportages à la télé sur les femmes qui réussissent à tout concilier s'arrêtent toujours avant qu'elles pêtent les plombs ! Les marginaux seront imités dans peu de temps. »

« Si on se concentre uniquement sur l'aspect financier, on ne fera jamais le saut », argue Agnès Vincent, 50 ans, costumière au cinéma et au théâtre. Il y a quatre ans, elle a pris la décision de rester à la maison avec ses jumeaux, Rachel et Victor, qui ont aujourd'hui neuf ans. « J'étais de celles qui ne pouvaient faire les deux à la perfection. J'étais verte, au bout du rouleau. Et mon couple allait sauter. Notre but, c'était de réussir notre famille. Pas de finir séparés. »

Agnès a revu ses priorités et tout mis en commun avec son conjoint : les finances, la maison, leurs compétences respectives, afin de donner un équilibre aux enfants. « Si j'avais continué à travailler, je n'aurais pas remarqué tout de suite que mon fils était dyslexique. Je vais chercher mes enfants à 15 h 30 à l'école. Mais lorsque je les laisse une heure supplémentaire au service de garde, je vois la différence : ils sont plus fatigués. »

Comme la plupart des mamans-à-la-maison, Agnès souffre du syndrome de « mon nom est personne » : « Socialement, ça reste difficile pour moi. Je n'ai plus de statut, et il y a toujours un malaise lorsque je dis que je reste à la maison. Il faut trouver la solidité intérieure, se réexpliquer pourquoi on fait ça. Les mamans à la maison sont une force de la société, ne serait-ce que parce qu'elles échappent à la pensée unique et réfléchissent différemment. »

France Paradis côtoie plusieurs mamans de familles nombreuses qui restent à la maison : « Pour beaucoup de femmes, retourner à la maison est ce qui leur est arrivé de mieux ces dernières

années. Les féministes n'osent plus les dénoncer : ce ne sont ni des connes, ni des sans-ressources, et on ne peut quand même pas dire qu'elles sont toutes aliénées ! »

## PAPA A RAISON, MAIS MAMAN N'A PAS TORT

La petite enfance est devenue une science avec ses vedettes, ses Dolto, ses Ruffo, Brazelton et Greenspan. Chacun son église, mais il faut assister à la messe. Les mamans se sont laissées convaincre qu'élever des enfants n'écissaitait une batterie de spécialistes : marraines d'allaitement, orthopédagogues, éducatrices nutritionnistes, pédopsychiatres, ergothérapeutes, etc. Super Nanny fait un malheur auprès des parents et Dre Nadia, une psychologue, leur rend visite à domicile pour Canal Vie. Il ne suffit plus de réussir son Jell-O trois couleurs et de bricoler des maisons avec des bâtons de Popsicle pour préparer ses enfants à entrer dans un monde complexe, ou les petits génies sont de plus en plus nombreux et stimulés.

Les mamans-à-la-maison n'ont souvent aucune autre compétence que leur amour et leur bonne volonté à mettre dans la balance. On a perdu tous les repères, tout l'héritage des mères au foyer, déplore France Paradis. Il y a eu rupture dans les comportements. Le mouvement féministe dans son sens le plus large les a effacés. Rester à la maison ? On ne pouvait pas être tentée par la chose parce qu'elle était inexistante. On a tellement valorisé la réalisation de soi que rester à la maison est devenu synonyme d'oubli de soi. Il faut se rappeler que le premier combat des femmes a été la contraception. L'enfant reste rattaché à l'esclavage des femmes.

Manon Lavoie constate elle aussi que les mamans se sentent souvent inadéquates, manquent d'assurance dans leur métier. Je n'ai pas pris de cours en éducation, mais je n'ai pas suivi de cours pour fabriquer mon bébé non plus ! On me dit souvent qu'il faut que mon enfant socialise. Ça viendra ! Avant, il y avait davantage de mères à la maison et les enfants pouvaient se retrouver dans la ruelle. Deux matins par semaine, j'amène Antoni à des matins mères-enfants dans ma région. Il peut jouer avec des petits de son âge pendant que les mamans assistent à des conférences sur le vin ou à des ateliers de danse africaine. Ce n'est pas une ligue de macramé: nous avons vraiment des échanges enrichissants.

## FAMILLES AVANT-GARDISTES

Les mamans-à-la-maison tissent également leur toile dans Internet, où elles partagent leurs trucs, conseils, adresses et expertise au moyen des blogues, ces carnets intimes qui ne nous épargnent aucun détail cocasse de leurs journées bien remplies. La « soccer mom » de sept garçons et sa copine qui a « seulement » cinq enfants sortent de leur anonymat domestique et de leurs ateliers de scrapbooking pour bloguer à l'heure de la sieste.

Ces mamans modernes ont même des livres pratiques pour les aider à prendre LA décision : par exemple *So You Want to Be a Stay-at-Home Mom*, écrit par Cheryl Gochner, une maman-à-la-maison portée par la foi qui leur explique quelles sont les conséquences financières de leur choix, comment convaincre leur conjoint de les appuyer, planifier des activités créatives avec leurs enfants, socialiser, économiser.

Toutes ces femmes qui jonglent moins avec leur emploi du temps qu'avec leur budget assurent qu'elles sont moins dépensières, ont plus d'imagination et de temps pour faire des économies et que l'aspect financier devient assez secondaire une fois la nouvelle routine installée. Dans un sondage Crop-La Presse réalisé en janvier 2005, 70 % des mères qui travaillaient affirmaient qu'elles auraient quitté volontairement leur emploi pour rester avec leurs enfants si elles en avaient eu les moyens.

Gilda Marques, 32 ans et maman de trois marmots de trois ans et moins, ne regrette pas son emploi de chef cosméticienne dans une pharmacie après des études en tourisme et en espagnol. « Mon mari gagne 60 000 \$ par année comme monteur d'avion ; si je gagnais plus que lui, c'est lui qui resterait à la maison. Nous sommes Portugais et c'est très important pour nous de transmettre notre langue et nos valeurs aux enfants. La garderie, on ne dit pas non, mais pas avant l'âge de quatre ans. Et pour la socialisation, ce n'est pas un problème nous voulons cinq enfants ! »

Le rôle du papa pourvoyeur redevient essentiel au sein de ces familles avant-gardistes qui affichent des airs traditionalistes. Pour un rare papa qui choisit de rester à la maison parce que sa conjointe gagne suffisamment d'argent, beaucoup de mamans ont délaissé le marché de l'emploi grâce au soutien de leur moitié aimante et solidaire. « Être maman-à-la-maison, c'est un job usant, soutient France Paradis. C'est dans le regard du conjoint qu'on voit toute l'importance de ce qu'on fait. Partout ailleurs, ces mères se sentent méprisées. Moi, je pense que ce sont les hommes qui vont permettre aux femmes de récupérer leurs enfants. Étonnamment, les hommes sont en avance sur nous. Depuis 15 ans, ils renoncent de plus en plus à leur carrière, à leur avancement, au nom des enfants. Ils vont dans le sens de la vie.

Ce « sens de la vie » n'est pas donné à tout le monde ni à toutes les sociétés. La dénatalité n'est qu'un symptôme parmi d'autres du peu d'enthousiasme déployé à l'égard de la famille au Québec. L'anthropologue Bernard Arcand nous qualifie de société suicidaire : « Non seulement on n'encourage pas, mais on décourage carrément le fait d'avoir des enfants et de s'en occuper. Cela dit, ça pourrait changer. Prendre soin des enfants date de la nuit des temps, alors que le culte du travail, lui, n'a que 200 ans. »

Rendez-vous dans un siècle ?

On peut lire cet article à l'adresse suivante:

[http://www.chatelaine.qc.ca/cuisine/article.jsp?content=20050824\\_154006\\_5240](http://www.chatelaine.qc.ca/cuisine/article.jsp?content=20050824_154006_5240)